

L'HERBASSE

Son nom lui vient des fines plantes
Qui parfument tout le vallon
Elle roule ses eaux courantes
Sur des herbes qui sentent bon.

En longueur elle a quelques lieues,
En largeur à peine vingt pieds.
Ses bords sont verts, ses ondes bleues
Et ses remous de blanc striés.

Sur ce cours d'eau, sans équipage,
Sans trois-mâts aux mille haubans,
Tout enfant j'ai fait maint voyage
Avec des bandes de forbans.

On les redoutait, les pirates,
Guettant les nids, volant les fruits,
Pillant les rosiers écarlates,
Et poussant de sauvages cris.

Plus tard, j'ai nolisé les flottes ;
Un papillon, un hanneton
Marins par force étaient pilotes
Sur mes cuirassiers en carton.

Pour lester une brigantine,
A fond de cale un jour j'ai mis
Ma vieille grammaire latine
Avec ses supins ennemis.

Un nénuphar heurta la proue
De mon navire qui sombra.
Nous étions là dix, mais j'avoue
Que pas un de nous ne pleura.

Plus tard encore, le long de grèves
Que baigne le ruisseau natal,
Je m'embarquerais plus que des rêves,
Mais ils partaient pour l'idéal ;

« Allez me chercher du Carrare,
Pour fixer le geste pieux,
Les fins contours, le profil rare
De la Vierge au front radieux !

« Apportez-moi des couleurs vives
De l'azur fin, de l'or vermeil ;
Je peindrai ces bois et ces rives
Au temps des fleurs et du soleil !

« Pars, audacieux capitaine,
Conquérant au vaste cerveau ;
Va-t'en fouiller la mer lointaine,
Et rapporte un monde nouveau !

« Dites à l'aigle dans les rues
Que ma poésie a grandi !
Les ailes qui lui sont venues
Vont lui permettre un vol hardi.

« Amenez une fille alerte
De quelque îlot de l'Archipel,
Pour m'offrir une branche verte
Coupée au laurier immortel ! «

Ils ont suivi ta course errante
Ces messages de mon printemps ;
O ! ma première confidente
Que font ces amis que j'attends ?

Je n'ose penser aux orages
Qui les auront tous submergés.
Dites-moi sinistres présages !
Qu'a fait Dieu des chers naufragés

Pauvre rivière au doux langage
Nous avons fait un rêve affreux ;
Il fallait rester sous l'ombrage
Où les inconnus sont heureux.

Tu roules, pauvrete, à l'Isère
Ton murmure et ta pureté,
Le géant rit de ta misère,
Et raille ta naïveté.

La vie est un gouffre plus sombre
Où je me traîne, haletant,
Là, sans Jésus veillant dans l'ombre
L'homme tombe en se débattant.